

# MORAND Paul

« [...] je parviens au quartier italien.

Il y a quelques voitures à chevaux.

L'Italie.

Comment s'y tromper ? Voici des olives noires, du jambon cru, du parmesan, des fiasques, des cigares à paille et de ces pains toscans qui ont la même forme, depuis les Romains. Les Italiens ont habité les quartiers de l'Est avant de venir ici, à l'Ouest. Demain, ils seront ailleurs, car une ville est un organisme qui vit, dont les cellules se déplacent, et déjà la nouvelle Italie va rejoindre la nouvelle Suède, la nouvelle Palestine, la nouvelle Syrie, de l'autre côté de l'eau, à Brooklyn. Les Italiens de New-York forment une colonie travailleuse, enrichie par l'industrie actuellement si prospère du bâtiment, par le commerce de l'alcool de contrebande et surtout par la vente du jus de raisin frais, qu'on fait ensuite fermenter à domicile. A New-York, comme partout, les Italiens construisent. Ils délaient le ciment et le mortier pour l'univers ; pauvres, ils travaillent pour les riches ; les gratte-ciel, ce sont des Italiens qui les élèvent, de même que les villas de la Côte d'Azur, les palais des rajahs et des émirs, après ceux des tzars, ce sont eux qui les ont bâtis, de leurs rudes mains romaines. Leurs caisses d'épargne nationales ouvrent des succursales à tous les coins de rue. Bien que beaucoup d'Italiens aient cessé maintenant de retourner périodiquement au pays, tous sont restés nationalistes et peu assimilables ».

**New-York** (Flammarion, 1930)

